



**Moi, Khaled
Kelkal**

Bachi, Salim

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SALIM BACHI

Moi, Khaled Kelkal

roman



Grasset

SALIM BACHI

MOI, KHALED KELKAL

roman

BERNARD GRASSET

PARIS

Photo de jaquette : En haut : © Maxime
Leyravaud, en bas : © Pierre WITT/RAPHO
Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.
© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2012.*
ISBN numérique : 978-2-246-79826-2

DU MÊME AUTEUR

LE CHIEN D'ULYSSE, Gallimard, 2001. Prix littéraire de la Vocation.
Bourse Goncourt du Premier Roman. Bourse Prince Pierre de Monaco
de La Découverte.

LA KAHÉNA, Gallimard, 2003. Prix Tropiques.

AUTO PORTRAIT AVEC GRENADE, Le Rocher, 2005.

TUEZ-LES TOUS, Gallimard, 2006.

LES DOUZE CONTES DE MINUIT, Gallimard, 2007.

LE SILENCE DE MAHOMET, Gallimard, 2008.

AMOURS ET AVENTURES DE SINDBAD LE MARIN, Gallimard, 2010.

« L'islam, c'est une grande chose dans la vie. Même là, je suis en train de gamberger. Je dis : "Il faut que je sois dans la religion. Il faut que je prie." Tous les trois ou quatre jours, on loue une cassette avec de grands savants de l'islam, avec des Occidentaux, où ils montrent les paroles du Coran. Un des plus grands professeurs en astronomie au Japon a certifié que le Coran est la voix de Dieu. Le plus grand savant de la NASA lui aussi a certifié. Ce qui est dit là, ça ne peut pas être humain, ça ne peut qu'être divin. Après, on ne peut plus nier. Quand les plus grands savants certifient, on ne peut plus nier. C'est très important pour moi. Quand j'étais au collège, je faisais déjà la prière, j'étais hyper-bien, je n'avais aucun vice. Bien. Au niveau de Dieu, au niveau des gens, bien. On était même arrivés les premiers dans ma classe en faisant la prière et tout. Le jour où j'ai arrêté la prière, c'est le jour où il m'est arrivé toutes les embrouilles. J'ai arrêté de faire le ramadan, la prière, et je me suis retrouvé où ? Dans un trou. »

Khaled Kelkal,
ennemi public n° 1

La femme était nue et chancelait dans le soleil. Elle s'écrasa contre le trottoir comme assommée par la main d'un géant. De la fumée s'échappait de la bouche du métro. Un immense panache gris. Une silhouette émergea des ténèbres. D'autres s'évadèrent de la gueule béante de la station. Des griffes avaient lacéré leurs habits neufs, les réduisant à de la charpie. Les ombres flottaient dans la lumière avant de s'effondrer sur l'asphalte brûlant. Certaines s'accroupissaient sur le trottoir et entraient en convulsions. D'autres vomissaient ce qui ressemblait à du sang, le visage renversé, les yeux révoltés.

Des passants s'élançaient vers les escaliers, dévalant la pente du volcan. Ils ressortaient très vite, en proie à d'irrépressibles quintes de toux. Alors, ils se munissaient de serviettes humides, se couvraient le visage, puis redescendaient vers le cœur en fusion.

À l'intérieur, les lumières s'étaient toutes éteintes. Seules quelques réverbérations permettaient d'apercevoir les marches qui descendaient dans le gouffre infernal. Ils allumaient des briquets pour atteindre le fin fond de la station, à l'endroit exact où s'était arrêtée la rame. À mesure qu'ils s'acheminaient à tâtons dans le noir, montaient vers eux les gémissements et les cris des agonisants. Puis les effluves de la forge, un souffle d'air brûlant comme surgi d'un four gigantesque où s'étaient consumés des corps. Une odeur si lourde que la peur les gagnait ; et ils commençaient à paniquer comme s'ils avaient eux-mêmes été les victimes de ce carnage. Les moins téméraires retournaient sur leurs pas, vers la lumière, prisonniers qui s'échappent de leur bague à l'autre bout du monde, en un endroit si désolé et si obscur que l'idée même du retour eût été inconcevable.

Une fois à l'air libre, ils exultaient, heureux de vivre. Les autres continuaient à s'enfoncer dans les ténèbres, la proie de flammes imaginaires. Ils finissaient contre un mur, tétanisés, les sens en déroute pendant que les blessés hurlaient et imploraient de l'aide. Lorsqu'ils se ressaisissaient enfin, ils aidaient les plus valides à regagner la surface. Comme un nageur plus expérimenté traîne dans son sillage un noyé à demi mort et le dépose enfin sur le rivage, à bout de souffle, ils abandonnaient les corps suppliciés aux mains de la foule ou des premiers secouristes qui arrivaient sur le champ de bataille.

Un hélicoptère tournoyait au-dessus de leurs têtes, ajoutant à la confusion et au désastre.

Combien de kilos ?

Trois. Quatre. Au maximum.

Mehdi tenait la bouteille de gaz pendant que je versais la poudre noire dans la gueule ouverte de l'entonnoir.

Fais attention, Khaled, n'en mets pas à côté. On risque de se faire prendre très vite si tu en laisses tomber. Ils ont des chiens spéciaux. Ce sont les Allemands qui les entraînent. Ils reniflent tout.

Pour appuyer ses dires, Mehdi inspira un grand coup par le nez. Il était venu d'Algérie pour nous montrer comment les fabriquer. Il agissait sur ordre de Tarek. Tarek était une ombre. Mehdi, lui, son bras armé, sa matérialisation sur cette terre. Il avait acheté la poudre et les bouteilles de gaz butane. Des bouteilles bleues, vides, dont nous avions ôté le détendeur. Décapitées, elles ressemblaient à des obus de la Première Guerre mondiale. Un calibre inusité, une enveloppe métallique comme un personnage ventru, un bon bourgeois fin de siècle prêt à foirer dans les grandes largeurs.

Maintenant, redresse-la, voilà.

Il s'essuya les mains puis le visage. De la sueur imprégnait son front haut et large, un visage tout en longueur, un peu chevalin. Un nez aquilin et interminable. Il portait de fausses lunettes. Il voulait ressembler à un intello. Pour moi, Mehdi avait surtout la gueule des mauvais coups. Des yeux de sale type. Un visage ingrat et repoussant. Une caricature. Et pourtant, il fascinait. Je ne saurais dire pourquoi, il en imposait. J'avais connu des mecs comme lui, en prison, qui vous attiraient par la seule force de leur néant. Ils recelaient en eux des tonnes de ressentiment et de haine, de quoi embarquer un escadron de mauvais bougres et les parachuter sur une mechta pour rétablir l'ordre et le progrès. Le feu et l'enfer vous sont promis si vous nous suivez, clament tous les Mehdi du monde : un salaud intégral avant d'être un croyant intégriste. Mais qui sait. On se demande parfois si une once de sincérité ne coule pas dans les veines de ce genre de garçon. Il faut un sacré tempérament pour s'enfermer dans un garage de la banlieue parisienne et fabriquer une bombe.

Maintenant, passe-moi la tige, Khaled. Et surtout regarde bien. Tu devras le faire toi-même, à un moment ou un autre. Je ne suis pas ta

mère.

Et il se mit à rire en empoignant la baguette en métal. Il l'introduisit dans le goulot de la bouteille et se mit à tasser la poudre. Il le fit avec une lenteur et une concentration déroutantes. Je n'avais pas l'habitude d'une telle méticulosité. On aurait cru qu'il cherchait à recomposer un tableau ou une symphonie de tête, comme ce compositeur dont le nom m'échappe, et qui, paraît-il, jouait sa musique sans l'entendre. De même, aveugle, Mehdi bourrait sa bonbonne avec la mine inspirée d'un chef d'orchestre.

Maintenant, passe-moi le sel.

Encore une fois, ce rire idiot et nasillard. Comme une quinte de toux. Il avait de l'humour, Mehdi. À en revendre. D'ailleurs il était toujours le premier à rigoler de ses blagues. On le suivait pour ne pas lui faire de peine. Un peu comme un gamin dont les parents s'esclaffent trop fort à la première chute pour ne pas le voir pleurer. Le rire l'emporte toujours sur la tragédie. Une autre leçon apprise en prison. Un homme qui se marre est un homme qui échappe à sa condition mortelle. On peut aussi rire en étant le plus désespéré des hommes. Le suicide est une plaisanterie lancée à la face de Dieu. Rire devant l'Éternel absent. Il n'y a plus personne à l'autre bout du fil. Plus de tonalité. Ligne cou coupée.

Il tenait le détonateur suspendu à un fil électrique. Il l'introduisit lentement dans la bouteille.

Il doit rester tendu, Khaled. Prends-le. Comme ça. Toujours tendu. Fil tendu.

Je le tins entre mes doigts pendant qu'il versait de la poudre autour jusqu'à recouvrir le détonateur.

Tu peux le lâcher maintenant. Donne-moi les roulements à billes. Et les clous.

Shrapnel. Nous réinventons la poudre. Une bombe avant l'âge nucléaire. Le terrorisme est la guerre du pauvre. Du sans-voix. Du sans-armée. La voix du sang. Pourquoi cette litanie ne me satisfait-elle pas ? Il y a quelque chose de faux dans cette antienne qui court sur les ondes depuis que la terreur existe comme pour la justifier ou l'exonérer. Je le regrette, mais je ne suis pas un indigent qui se bat pour regagner sa dignité. Je n'ai rien d'un mendiant de la mort. Je ne cherche ni la compassion ni la solitude ni les pleurs des avocats, encore moins les clameurs des juges ou de la foule.

Entends-tu le bruit des roulements qui tombent dans la bouteille ? Comme une pluie sur un toit en zinc. Une nuit d'hiver et de vent.

Je les entends.

De la musique, Khaled. Te voilà musicien, physicien et chimiste. Tu as fait des études. Comme nous. Maintenant il faut reboucher cette maudite bouteille et placer le minuteur.

La bouteille était prête.

Demain, Khaled. Repose-toi en attendant.

Mehdi était lui aussi sur le quai, son sac de randonneur sur le dos. Le soleil de juillet éblouissait la gare à ciel ouvert, rebondissait sur les rails, se reflétait sur les panneaux indicateurs où les horaires des trains tendaient à disparaître derrière les éclats argentés. J'étais hypnotisé par les noms des différents RER : EFLA, SPAC, PEPE... ICAR. J'imaginais des ailes sous le soleil fondu pendant que Mehdi, essoufflé, arpentait le quai de long en large, sous le regard vitreux des caméras de surveillance. Icare. Prendrions-nous celui-ci ? Icare est devenu un train de banlieue, une rame sordide où s'entassaient des milliers de voyageurs.

Khaled, le train arrive.

J'acquiesçai, je le voyais à peine, mais je l'entendais. Ce bruit sourd et métallique. Digne d'une forge immense où aurait œuvré un boiteux divin. Je pensais à l'homme qui voulut égaler les dieux et se brûla et tomba comme l'éclair. ICAR. Notre RER. Les portes s'ouvrent, nous montons ; nous jouons des coudes pour ne pas être bousculés.

Fais attention, elles peuvent...

Mehdi ne dit rien de plus. Il ne voulait pas être pris par le flot imbécile des retardataires, des angoissés, des fous et des saints qui parlent aux anges et reçoivent pour réponse des claques imaginaires. La ville sécrétait son enfer et le peuplait de ses damnés. Ils se laissaient piéger comme des enfants. À propos. Y en avait-il dans la rame ? Trop de monde pour savoir. Mehdi, lui, s'était déjà installé au fond, sur les fauteuils en skaï bleu. Il avait placé son sac entre ses jambes. Il me fit signe de le rejoindre.

On va essayer de les placer sous le siège.

Impossible. Pas devant tout le monde.

Personne ne regarde personne. Les gens sont déjà morts. C'est le châtimement de Dieu.

J'ai failli éclater de rire. Le châtimement de. N'importe quoi. Notre volonté. Rien d'autre. Mais il ne fallait pas le contredire. Surtout pas. Il aurait pu m'exclure. Comme au bon vieux temps des purges staliniennes. Un procès en bonne sorcellerie. Khaled Kelkal coupable de tous les chefs d'accusation. Hérésie. Dressez haut la poutre maîtresse charpentier. Pendu. Brûlé. Jeté dans une fosse avec le

sourire. Kabyle. D'une oreille à l'autre. Ensanglantée. Voyage au bout.

Un tunnel. Maintenant, Khaled. Vite.

On glisse les sacs sous le siège. Les deux ensemble, l'un contre l'autre, comme de terribles amants. Le train finit par ressortir à la lumière. Il faut attendre à présent. Une longue patience. Quelque chose de plus angoissant que les nuits passées en prison, seul comme un pauvre chien dans sa cellule.

Réveille-toi. On doit descendre à la station Luxembourg. Il faut rester concentré, Khaled. C'est une mission de la plus haute importance. Si nous réussissons, Dieu nous comptera parmi les bienheureux. Si nous échouons, alors, il faudra recommencer pour mériter notre salut.

Je comprends, Mehdi.

Elles n'ont pas besoin de nous pour faire leur travail. On les laisse toutes seules, comme des grandes.

Il parlait des bombes dans les sacs de randonnée. Il nourrissait une grande passion pour ses engins. Il se délectait du crime et de la mort. Il adorait raconter ses faits d'arme dans les rues d'Alger. Ses bombes avaient fait de nombreuses victimes, *civiles*, précisait-il. Des dizaines de tués à l'aéroport d'Alger. Rue Didouche-Mourad, à la même période, encore lui. Puis les militaires l'avaient repéré. Il avait dû fuir. Venir en France. Enfin, Tarek, l'Architecte, l'avait contacté et lui avait demandé de mettre en place les cellules terroristes de Paris, Lille et Lyon. C'était comme ça qu'il m'avait rencontré.

Tu te souviens. On est venu te sortir de ta banlieue de merde. On voulait vous redonner un peu de dignité.

C'est Khélif qui m'a conduit à Tarek.

Oui si tu veux.

Pas si je veux, c'est Khélif.

J'avais aussi ma putain de dignité. Pour qui se prenait-il ? Il ne serait arrivé à rien sans nous. Il ne connaît pas la France. Il n'aurait même pas su prendre le RER tout seul. Un pigeon. Voyageur certes, mais une colombe apprivoisée qui n'aurait pas survécu plus d'une semaine hors de sa cage algérienne. Il m'a appris à trafiquer une bouteille de gaz, voilà tout. En retour, je l'ai accompagné de Lyon à Paris, et ensuite à Lille. J'ai imaginé les itinéraires, minuté les trajets, sélectionné les meilleures cibles.

Robinson. Fontenay-aux-Roses. Sceaux. Bourg-la-Reine. Bagneux. Arcueil-Cachan. Laplace. Gentilly. Cité-Universitaire. Denfert-Rochereau. Port-Royal. Luxembourg.

On descend.

Tout le monde. Les bombes sont derrière nous à présent. On continuera à pied en prenant le boulevard Saint-Michel. On se promènera comme des touristes sous le soleil de juillet pendant que mourront des innocents. Elle explosera dans quelques secondes à peine, une minute et demie pour être plus juste. C'est le temps qu'il faut de Luxembourg à Saint-Michel. Pas grand-chose. J'ai calculé, montre en main. Combien de fois ? J'étais logé dans un petit hôtel, rue Daguerre, non loin de Denfert-Rochereau. Et je pouvais chaque jour, s'il m'en prenait l'envie, monter dans le RER en direction de Saint-Michel ou de Robinson – un drôle de nom certes, mais moins amusant que Bourre-la-Reine –, où nous disposions d'un garage isolé pour fabriquer nos bombes.

Robinson, le terminus de la ligne B du RER. Ile à la dérive où les trains ne conduisent nulle part. Ma vie arrêtée comme un homme perdu sur une terre déserte au milieu de l'immensité vague et hostile. On se demande s'il faut se réjouir d'avoir le temps pour soi ou craindre de l'avoir contre soi. Faut-il alors s'armer de patience et comme le marin anglais commencer à construire avec les ruines de son naufrage ? On amasse les quelques biens qui nous restent. Ils ne s'élèvent pas à grand-chose. On tente alors de les assembler selon un plan comme on construit une cabane. Seulement, une fois la cahute édiflée, le moindre souffle de vent la fait tomber. On se met en quête d'une âme sœur, échouée comme vous sur le rivage. Puisqu'on en a rêvé, elle doit exister quelque part. La nuit, du fond de son cachot, comme Job dans le ventre du Poisson, on songe à la main tendue de cette amie nocturne. On la poursuit le matin au réveil. On se met en marche, quêtant les traces de son passage. Elle est là. Des marques de pas sont visibles sur le sable. On exulte sous le soleil jusqu'à en oublier la soif et la faim. Et puis, un doute immense nous envahit, mon cher Robinson. Ces pas, ce sont les vôtres. Vous avez fait le tour complet de votre prison.

Et puis vient le Vendredi saint. Après la prière. J'ai rencontré Khélif, moi le Robinson des cellules, je suis devenu son bon sauvage.

Et ainsi vint le temps de cultiver les âmes, la mienne surtout. Elle ne vaut pas bien cher. On se demande qui en prendra soin quand je serai mort. Personne, cela ne fait aucun doute. Il ne reste alors plus rien à prouver ce qui revient à être invincible. En entrant en prison, j'ai prié tous les soirs pour une future délivrance. Personne n'a entendu mes suppliques. Alors je me suis rebellé. Contre ce Dieu qui n'entendait pas mes cris puis contre les hommes. Ils sont à une portée raisonnable, eux. On peut les atteindre sans peine. Il suffit d'une bouteille de gaz, d'un peu de poudre et de mitraille. L'Autre, en sa divine absence, reste indifférent bien qu'il approuve nos faits et gestes, les sanctifie s'ils se réclament de Lui et de Sa Loi.

Mon cher et tendre Khélif, que j'avais rencontré en prison, en était persuadé. Il suffisait de se plier à peu de règles, quelques génuflexions, deux ou trois récitation rituelles, pour entrer en religion et obtenir le pardon. Alors, le paradis vous était offert comme un mets délicieux dont le fumet a le parfum de la mort.

Nous marchions sur le boulevard Saint-Michel, flâneurs un peu crânes, quand retentirent les premières sirènes.

Elles ont sauté. Nous avons réussi.

Mehdi exultait.

J'espère que nous pourrons nous approcher.

On risque d'être repérés.

Dans la confusion, personne ne nous remarquera. On pourra même en sauver quelques-uns. Allah verra bien que nous sommes de véritables croyants.

Quelques années plus tôt, on m'aurait guillotiné. Mais les temps changent et une balle dans la tête suffit à présent à vous juger. La peine de mort ne prend plus la peine d'être capitale. Elle est minimale et passe à la télévision. C'est d'ailleurs la raison d'être des terroristes : faire peur, redonner un visage à la mort.

Pendant ce bel été 1995, la mort prit mon visage de gamin de 24 ans, sorti du bois de Vaulx-en-Velin, une banlieue lyonnaise où creva toute une génération de gosses. J'y ai grandi comme une âme en exil, solitaire et vague, à la recherche de la lumière qui enflamma mon enfance. On ne retrouve rien des origines : elles se perdent dans les remous du temps et de la mémoire. Il a fallu la prison pour que je fasse la part des choses et m'invente ainsi une nouvelle mythologie. Rien de paradoxal à cela. Enfant je percevais déjà que les histoires de mon père et de ma mère sur l'Algérie ne signifiaient plus rien et, en définitive, appartenaient au domaine du rêve ou de la fable.

Ils avaient été chassés du paradis, selon eux, parlaient d'y retourner, enchantaient leur mémoire, se lamentaient de ne plus y être, se plaignaient sans cesse et n'agissaient plus, emprisonnés par leurs fantasmes. Je savais que nous ne reviendrions jamais. Nous nous contenterions du paysage morne de la cité le restant de notre vie. Jamais je n'aurais pu leur faire entendre raison tant ils se complaisaient dans leur prison de souvenirs, dorée comme des matins calmes et chauds où les martinets, croissants furtifs et noirs, ponctuent le ciel en Algérie.

Nous retournions en enfance chaque été. Pendant un mois, nous régressions vers cette région de l'âme qui ressemble à une caverne où s'agitent des spectres. Mon père chargeait la voiture ; et nous descendions à Marseille pour prendre le bateau. Après une nuit sur la mer Noire, nous arrivions à Alger où il fallait passer des heures à la douane. Véritables suspects, parias du nouvel État démocratique et populaire, nous étions fouillés comme des criminels. Il fallait déballer valises, sacs, explorer les recoins de la voiture, démonter les roues parfois. Déjà le rêve s'effiloçait devant l'attitude des douaniers et des flics qui maraudaient en nous donnant des ordres, rendant notre arrivée au paradis infernale. Nous n'avions alors qu'une hâte, revenir

en France, à Vaulx-en-Velin.

Le pire était atteint lorsque nous retrouvions les gens de notre famille qui nous regardaient avec des yeux ronds et gourmands comme si nous étions les envoyés du Père Noël. À présent, je les comprends, ils vivaient la terrible période de l'Algérie fière et pauvre, assise sur son tas de pétrole mais incapable de nourrir sa population. C'était l'époque de la révolution agraire. Il n'y avait plus au marché que des carottes ou des pommes de terre : un continent de patates socialistes. Pas de lait, pas de viande, de la purée pour l'année. Pareil pour les chaussures, les chemises, les pantalons. Des entreprises d'État fabriquaient le même modèle, à l'infini. Les chemises ressemblaient à des camisoles, les pantalons à des sacs, les chaussures à des sabots. Les critiquer revenait à s'en prendre à l'étoile qui se levait sur l'Afrique.

Il aura fallu mon passage en prison et ma rencontre avec Khélif pour saisir enfin pourquoi nous n'étions pas aimés, ni ici ni là-bas, absolument étrangers dans les deux pays. En France nous étions une quantité négligeable pour les indifférents, des envahisseurs pour les racistes qui prospéraient sur le fumier colonial. En Algérie, au paradis de l'enfance et des chimères paternelles, nous étions de nouveaux riches et traités comme tels, ou pire des traîtres qui avaient déserté en pleine guerre contre le monde, pris le parti de l'ancienne puissance coloniale, oublié leur culture et leur langue. On se moquait de nous, de notre pitoyable accent, de nos manières occidentales. Nous étions les émigrés, catégorie moins infamante que celle des harkis, mais enfin, nous n'étions pas loin d'être jetés dans la Seine ou conduits en place de Grève.

Comme le dirait Khélif, l'islam n'était pas encore advenu en Algérie qui réglerait les cœurs et les ferait battre à l'unisson. Khélif, mon ami, mon maître à penser, l'homme qui me lança dans la bonne voie, la voie droite. Je l'avais rencontré en prison alors que misérable et seul, je menaçais de m'écrouler comme une ruine : je n'avais pas encore 20 ans, et j'étais fou, de douleur, de haine. Je me serais pendu dans ma cellule si je n'avais pas trouvé Khélif.

La prison : des fiançailles avec le diable. Rien à en dire, tout à en apprendre. Du petit caïd qui monte en graine à la balance déglinguée dans les douches. Je n'étais pas une ordure, je n'avais pas vendu mes amis, on me respectait. On sait tout en taule, personne ne peut rien cacher.

Et l'ennui, chaque jour, qui pousse à consommer toutes sortes de drogues pour oublier sa propre vacuité.

Comme j'ai regretté le lycée avec tous ces bourgeois, ces fils à papa de Lyon qui n'avaient jamais mis les pieds dans une geôle. Comme j'aurais aimé échanger ma place avec la leur. Rien à faire, j'étais emmuré et j'avais devant moi quatre longues années. Le temps compte double dans une cellule, triple pour certains qui n'arrivent pas à organiser leurs journées : ceux-là deviennent fous. À leur sortie, ils sont prêts à vendre leur peau très cher. Rien ne leur fait peur parce qu'il n'y a rien de pire sur la terre que l'enfermement pour un homme.

Sentir sa vie filer entre ses doigts. Se voir privé de sa jeunesse pour une broutille vous donne des envies de meurtre. Mon désir de vengeance grandissait avec le temps passé entre les murs de ma taule. Pour chaque minute écoulée, des décennies de rancœur et d'amertume emplissaient mon cœur. J'étais un égout prêt à vomir pendant des siècles.

Après la prison, je suis retourné à Vaulx-en-Velin. Mon frère aîné était toujours en taule. Mon père était au chômage et traînait son âme en peine. Mes sœurs lui manquaient de respect. Ma mère ne le regardait plus.

Le machisme est une autre prison, non moins terrible. On élève un jeune garçon pour mieux le tondre plus tard. Chez nous, ce sont les femmes, ces aimables créatures, qui sont chargées d'élever les chats que nous sommes en tigres redoutables. Souvent les griffes ne poussent pas ou mal. Alors on s'en prend à nos sœurs, à nos compagnes, sous le regard bienveillant de Maman. C'est une manière de vivre qui n'a rien à voir avec l'islam. Quelque chose de plus lointain, d'un peu bouseux. Propre aux habitants des montagnes, aux rudes bergers tenus en laisse par leurs brebis. Vingt siècles de servitude féminine, cela vous lève des armées d'amazones. Une guerre civile intime. Mon père commençait à en recevoir les premières salves. Il serait juste de dire que nous, ses fils, n'étions guère là pour l'aider à faire face.

En vérité, nous exultions et Maman aussi,
et les autres prisonniers hurlaient comme des animaux qu'on égorge,

en manque, à demi fous, pendant que je découvrais l'islam,
trou de mémoire, incendie, les habitants de cette cité sont-ils sûrs que notre rigueur ne les atteindra pas la nuit tandis qu'ils dorment, les habitants de cette cité sont-ils sûrs que notre rigueur ne les atteindra pas le jour tandis qu'ils s'amuse

putain j'aurais aimé ne pas naître, ne jamais voir le soleil et demeurer dans la sphère de Dieu comme un enfant bercé par sa mère qui chante à la claire fontaine il se baignait souvent dans les rivières du paradis entouré de belles vierges

oh les vierges
quelles vierges
des putains, oui

comme cette salope qui voulait devenir ma femme. Linda ? Fatima ? Aïcha ? Je ne me souviens même plus de son prénom. Elle n'en avait

pas, elle était prête à tout pour se trouver un mari. Ce n'était plus de l'amour, ça, de la servitude plutôt. Elle croyait en Dieu, elle y croyait plus que moi, Linda. Elle s'appelait Linda. Pratique comme prénom, moins marqué que Fatima ou Aïcha, un prénom d'intégration réussie. Bien meilleur que Rachida.

Linda était de cette qualité de femmes qui prolifèrent ici. Je ne les aime pas beaucoup. Ce genre sans opinion suit le troupeau et se fond dans le milieu comme un caméléon. Elles sont toutes comme ça dans la cité. Il le faut bien si elles veulent survivre.

Linda priait, jeûnait pendant le ramadan, était une parfaite musulmane soumise aux diktats les plus absurdes et les plus bêtes énoncés par nos Mères, ces imbéciles qui nous avaient élevés comme des rois et elles comme des souillons. Elles ne rencontreraient jamais le prince charmant chaussure à leur pied qui les satelliserait avec son missile à courte portée. Elles resteraient toujours des citrouilles pratiquantes, conformistes, prêtes à prendre la relève de leurs mères.

Linda voulait être la femme parfaite pour un musulman exemplaire, moi, Khaled Kelkal, 24 ans, terroriste dans l'âme, inadapté, assoiffé de vengeance. Je me suis bien amusé avec elle, je l'ai asservie comme elle le souhaitait. Elle faisait les courses et le ménage. Je la renvoyais chez sa mère lorsque j'en avais marre de la voir traîner autour de moi. C'est ce qu'elle a raconté au procès, n'est-ce pas ? Que je l'avais réduite en esclavage. Je la traitais très mal, comme une chienne, Linda, une chienne à son maître. À votre place, je la croirais. La couleur du caméléon est invariable s'il demeure au même endroit. Dans un casino, Linda se serait transformée en joueuse invétérée.

Je préférerais les putains de la rue Myrha, les putains de Lyon, les putains qui sont des putains, dont la raison sociale est d'être des putains, pas des croyantes, pas des joueuses, pas des caméléons, des putains qui vous refilaient des chaude-pisses ou le sida mais qui ne vous refourguaient pas un code moral maquillé comme ma première bagnole volée.

Je n'aurais jamais pu me marier avec cette pute qui se faisait enculer dans les escaliers pour préserver sa virginité et qui, à présent, jouait à la parfaite croyante, soumise, une Sainte Maman, une Divine Idole qui me suçait pendant que je regardais la télévision et les infos en boucle sur toutes les chaînes, la mort courait de par le monde comme une nouvelle à la mode. Pour l'amour de Dieu, je vous en prie, ne me parlez plus des vierges, elles existent sans doute au paradis, mais ici, sur la terre des hommes, elles vous sucent les sangs, elles se

font baiser dans des caves et puis elles ont honte. Elles se griment de religion ou de vertu républicaine. Elles rompent avec leur passé sans jamais le renier. Elles restent de pauvres gamines soumises mais révoltées, de petites enculées prêtes à s'en remettre à tous les maquereaux. Nous finissons très mal, elles et nous, je vous l'assure, comme des chiens et des chiennes.

II

On m'avait jeté dans la gueule du loup : le lycée La Martinière. Je venais d'avoir 18 ans comme dans la chanson de Dalida qu'écoutait en boucle ma maman. Je me suis retrouvé confronté à un mur. À la cantine, je refusais de manger du porc, me singularisant encore plus, m'éloignant de ces fils de bourgeois pleins de morgue qui se jetaient sur des saucisses ou des tranches de jambon avec une fureur cannibale, dévorant une cuisse ennemie ou les entrailles du plus valeureux des combattants pour en soutirer toute la force. Ils me semblaient tous comme de nouveaux guerriers rassasiés, atroces, vulgaires, avachis sur les bancs de la classe, rotant et pétant dans la soie des canuts.

Je ne mangeais plus, m'abstenant de goûter aux plats souillés. La viande n'était pas halal, elle n'avait pas été préparée comme le veut notre religion. Je me sentais encore plus musulman depuis que je les connaissais et les observais chaque jour. Les profs s'adressaient à eux avec une forme de respect qu'ils quittaient très vite lorsqu'ils me parlaient, plus débraillés avec moi, comme si la marque de l'infamie que je portais en permanence – ma peau mate, mes yeux noirs, mes cheveux hirsutes et indomptés – me rangeait dans la catégorie barbare qu'il convenait de traiter comme inamicale par essence, éloignée des convenances et des bonnes manières. Tout cela participait bien sûr de l'impression de rejet que j'éprouvais dans ma chair.

Le malaise s'insinuait et rien ne le dissipait. Dans la cour de récréation, je me trouvais seul comme un pestiféré. Après les cours, mes camarades se dispersaient dans les bars autour du lycée où ils se gobergeaient à leur guise, s'emplissaient la panse de bière, jouaient au babyfoot ou au flipper, lutinaient les donzelles qui vibronnaient autour d'eux avec des mimiques et des cris de petites actrices sur le point de brûler la rampe pour se jeter dans la fosse, jupes retroussées, lèvres entrouvertes.

J'étais écoeuré par ces pachas en puissance.

Ou plutôt, de manière plus pernicieuse, j'étais à la fois attiré par ce monde enjoué, sorte de comédie où je les imaginais tous heureux au milieu d'une bacchanale infernale et aussitôt repoussé parce que je ne pourrais jamais faire partie de cet univers dont on me refusait l'entrée

pour la simple raison que je n'avais pas les moyens de payer mon ticket. J'étais mal attifé, mal coiffé, et ma bourse était vide. Je n'étais pas encore assez sauvage pour me donner les moyens de cette bohème. On ne s'improvise pas le Robin des bois du lycée.

Lorsque je franchis le pas, pour ressembler à ces fils à papa, cherchant à m'octroyer le plus de richesses possible en devenant un voyou sans peur et sans reproche, d'où les voitures-béliers, je me retrouvais par une sorte d'enchantement maléfique rejeté encore plus loin, englouti par ce mythe que j'avais créé de toutes pièces. Je n'imaginais pas encore que nos fantaisies pouvaient avoir deux faces, lumineuse et obscure. Je me retrouvais piégé comme ces phalènes magnétisées par l'éclat d'une lampe et qui finissent, à force d'amour, incendiées par l'ampoule, prises au piège du jeu de la mort et du hasard. J'avais voulu ressembler à ces jeunes nantis, les poches remplies d'argent et le cœur absent, dont la vie semblait si facile – oh si simple et pleine d'agréments –, ne me doutant pas que derrière cette image se cachait le visage horrible de l'ennui et de la vacuité.

Je ne vais pas les plaindre. Ils peuvent bien crever en devenant des alcooliques ou des drogués. On ne les jette pas en prison, eux, protégés par la bonne conscience de leur race qui assimile ses propres déchets en les cachant sous le tapis persan de la grand-mère. Ils ne violent jamais leurs petites copines, eux. La presse ne s'empare jamais d'une tournante entre des draps de soie.

Ces sentiments mêlés d'amour et de haine, de rejet et de désir d'appartenir à ce qu'il fallait bien appeler l'élite du lycée La Martinière, rencontrèrent l'humiliation lorsque je fus insulté par des flics.

Celle-ci fut accentuée par la réaction de mon père toute de retenue et de silence. J'ai même pu me demander qui s'était senti le plus insulté. Je crois que l'explication qu'il me fournit fut encore plus pénible pour lui, comme si elle faisait ressurgir des monceaux d'immondices qu'il avait tenté tout au long de sa pénible vie d'ouvrier d'enfouir sous la terre, comme un scarabée ou une souris, un animal aux réflexes ancestraux dont la première réaction est la fuite ou l'organisation minutieuse de sa préservation en s'enterrant dans des profondeurs inhospitalières et sombres mais qui en raison même de leur caractère obscur et redoutable pour le commun des mortels représentent pour un ouvrier analphabète, un bicot de la guerre d'Algérie, une position de repli confortable. Mon père rasait les murs, toujours silencieux, ne répondait jamais aux invectives, baissait les yeux en avançant dans le jour qui se lève, comme s'il cherchait, en allant vers son usine, le terrier qui voudrait bien l'accueillir.

C'était comme si je l'avais moi-même insulté, comme si j'avais brisé la glace protectrice qui maintenait entre lui et le monde une distance raisonnable, le mettant à l'abri de la violence de ces flics. Cruelle illusion. Nous étions bien faibles face aux agressions. Un rien, un mot en somme, et la réalité nous explosait à la gueule. Je le vis bien lorsque les paroles de ces flics pénétrèrent dans l'oreille de mon père comme un poison versé pendant son sommeil. N'était-il pas, lui non plus, ce roi tragique dont le fils cherche à venger le sort injuste ?

Pendant qu'il se décomposait devant moi, je devenais un étranger à mon tour, ne comprenant pas pourquoi il était si affecté par cette misérable insulte. Je n'imaginais pas encore le nombre de vexations du même style qui avaient émaillé sa vie de travailleur déraciné, apatride, perdu en une langue qu'il ne maîtrisait pas assez pour tenir à distance les racistes qui se démarquaient ainsi de la masse pauvre et abrutie par le travail et l'alcool en humiliant les Arabes qu'ils côtoyaient tous les jours. Et il fallait bien entendu faire comme si l'on n'avait pas compris, rire avec la meute comme une hyène, et retourner à la tâche, vaillant comme un âne. Je ne pouvais pas comprendre cela,

je ne l'avais pas vécu et mon père se gardait bien de m'en parler. On cherche à protéger ses enfants du danger jusqu'à fabuler.

Mon père ce héros...

Mais celui-ci était démuni et faible, je le voyais bien sur son visage lorsque je lui racontais comment, alors que je lavais sa voiture, les flics s'étaient approchés, avaient ralenti et m'avaient lancé : « Hé, les mecs... regardez... un raton laveur. » Et de rire comme des sardines en boîte. Et moi de continuer à astiquer la 504 Peugeot. Et ils répétèrent la vanne, pour que je l'entende une deuxième fois, que je l'imprime bien dans ma cervelle d'adolescent. Sans comprendre, je percevais le relent raciste qui émanait de la voiture comme une odeur de cuisine sale ou de chiotte en train de déborder. C'était gras et malodorant. Et ils repartirent. Comme ça, abandonnant ce remugle dans leur sillage. Je sentirais souvent cet étrange effluve au cours de ma vie, du lycée à la prison, puis à la tombe. À la fin, je puerais à mon tour comme un rat d'égout.

Mon père tombé en chômage, j'ai quitté le lycée La Martinière. Ou plutôt je me suis fait renvoyer. J'ai traîné dans la rue, m'acquinant très vite avec la meute de la cité, réintégrant le giron protecteur de la masse imbécile. J'ai volé des voitures, comme ça, sans réfléchir, je ne pensais plus beaucoup à l'époque. J'avais oublié ma cervelle sur le bord de l'autoroute de l'intégration et du savoir. J'ai préféré le refuge pour chiens abandonnés, maladifs, bêtes traquées ou battues qui finissent dans des prisons.

On connaît le programme.

On piquait des bagnoles, on les trafiquait, on les montait comme des chevaux et on les encastrait dans les magasins. Tous les murs devaient tomber. Les murs de la misère, les murs de notre enfermement. On a chargé mon dossier à l'instruction. Il fallait bien que la bonne société française, blanche et chrétienne, se venge. J'avais volé la voiture du président du club de foot de Lyon et foncé dans le tas. Était-ce contre un distributeur de billets ? La vitrine d'un magasin ? Je ne m'en souviens plus, je suis mort, et ma confession c'est du vent. Il souffle si fort et emporte toutes les feuilles

et mon âme en décomposition liquide fuit entre mes mains et je ne me souviens plus de rien sinon de la porte de ma cellule lourde comme le silence qui s'abattit sur moi lorsque j'étais entre ces murs seul et abandonné et pas très fier non vraiment pas et tout tremblant comme un pauvre morceau de viande sur l'étal du boucher comme une carcasse à la découpe pauvre chose impuissante et morte

et mon âme s'anéantissait seconde après seconde pendant que les cris ignobles des prisonniers violaient ma conscience

et la solitude du gardien de but face au penalty

ou face aux matons qui sans cesse s'insinuent dans vos vies

ou des prisonniers plus entreprenants à chaque fois, testant vos résistances, voulant s'en prendre à votre paquet de cigarettes, à vos chaussures

et enfin à votre cul.

Je me souviens que j'ai dû en planter un dans les douches parce qu'il voulait me voler mes pompes, elles lui plaisaient, il en rêvait, mais dans son cas, ce n'était qu'un prétexte, une entrée en matière, alors j'ai trouvé un autre damné qui m'a procuré une tige en métal que j'ai pu cacher sous mon aisselle, le long de ma poitrine, contre mes côtes, un long figement glacial sur lequel l'eau glissait et se teintait de rouge : son sang s'évacuait par la bonde pendant que les matons nous viraient des douches. Je l'avais saigné comme un mouton de l'Aïd.

J'avais volé la voiture du Président de l'Olympique lyonnais. Un crime impardonnable, un crime contre un homme que la société protège et honore. Par une étrange ruse de l'histoire, nous avons fréquenté le même lycée, à des époques différentes.

Cela ne changea rien à mon affaire. J'eus beau en appeler à la solidarité de l'ancien condisciple, nous n'étions pas du même monde.

Notre Président BMW avait redressé la situation du club : des centaines de milliers d'abrutis se remettaient à espérer en sirotant leur bière devant leur télévision. Un jour, on élira un entraîneur à la tête de ce pays, on l'appellera Coach pour faire bonne mesure.

Le Président, homme au-dessus de tout soupçon, possédait une entreprise d'informatique, connaissait le milieu des affaires. Il n'avait cure d'un gamin de banlieue qui avait fréquenté le même lycée. La conciliation échoua.

Je me retrouvai en prison avec chaque semaine, dans la salle télé, avant Jacques Martin et son Dimanche, Drucker et son Samedi, le Président et son Vendredi. J'ai préféré ma cellule et tous les musulmans qui crachent sur le sport, les richesses, le pouvoir et les femmes, sur toute forme de divertissement, et se consacrent à la prière et à l'amélioration du genre humain quitte à l'assassiner pour y parvenir.

Je ne vois donc aucune raison de vous épargner. Je vous tuerai tous. Je possède un fusil à canon scié de marque Winchester, de la poudre noire, des roulements à billes, des clous et des bouteilles de gaz. On verse la poudre et le désherbant, on les remplit avec les boulons et on allume la mèche.

Si nous avons de la chance, comme pour le RER, elle explose et tue des gens qui préfèrent le football aux véritables problèmes de la planète. Il se peut qu'il y ait des innocents dans le tas, mais vous savez, les Justes comme Loth et les siens périssent aussi et la cité inique est détruite. J'aurais aimé mettre le feu à vos villes, des combles aux souterrains, dévaster vos écoles, vos marchés, vos rues, quartier par quartier, incendier vos hôpitaux, vandaliser vos appartements, piller vos richesses.

Une fois en prison, plus personne ne vient vous récupérer. J'étais dans un cul-de-basse-fosse. Un trou sombre et noir, l'anus du monde.

J'y passais des nuits insomniaques. Le jour, je dormais debout. Il y avait un Haïtien un peu fou. Il parlait tout seul, invoquait les esprits. Il m'expliqua un soir comment l'on fabriquait des zombis. On leur donnait à boire des décoctions d'herbes que préparait le sorcier, et l'homme tombait dans une sorte de coma. Il était fini pour la communauté, pour ses parents, pour ses enfants, un rat mort. On l'enterrait le jour, on le déterrait la nuit, on le transportait dans une case. Il revenait à lui et on le jetait sur un champ qu'il devait travailler pendant que le village dormait. Le mort-vivant s'éveillait lorsque le soleil se cachait derrière la colline, là-bas, non loin du cap haïtien. Alors il se retrouvait démuni, incertain, rendu idiot par les drogues, et il bêchait le champ de l'envoûteur comme un esclave. Cette main servile trimait ainsi jusqu'à l'extinction. Une nuit, la pauvre étincelle s'éteignait et le zombi mourait pour de vrai.

Nous étions des morts-vivants, et le soir je m'éveillais à la vraie vie : l'islam.

Ça s'était passé comme ça. Je me suicidais en ne m'alimentant plus. On m'avait changé de cellule. Je ne pesais plus que cinquante kilos. J'étais hâve et triste et mes yeux ne voyaient plus que l'enfer sous mes pieds. Je me désincarnais comme ces pauvres hères dans les champs, sous la pleine lune.

On imagine le hurlement des bêtes fauves, la nocturne solitude. Même les serpents sont endormis sous leurs pierres en ces heures tardives, ou enroulés dans leur nid, en nombre incalculable. Lorsque je pénétrais enfin dans ma nouvelle cellule, j'aperçus une ombre sur un lit. L'ombre bougeait. Elle se leva et me prit dans ses bras.

J'étais le bienvenu, enfin, après un si long chemin depuis le lycée.

Il s'appelait Khélif et entreprit de parfaire mon éducation musulmane. Un véritable ami, Khélif, et un maître. Je sortais des ténèbres avec lui. J'avais l'impression de comprendre pourquoi je n'avais pas été accepté par le reste de la société. Pourquoi j'avais eu du mal à l'école et au lycée. Comment tous s'étaient ligüés contre moi, en raison de ma religion, pour me plonger dans l'enfer où l'on voulait nous maintenir tous pour ne pas avoir à nous accepter. Nous étions inassimilables, ou alors il aurait fallu nous convertir, horreur.

Khélif me montra la voie, et je commençai à me nourrir à nouveau et je ne craignais plus personne. Je me mis à faire du sport, à prier, à lire ce merveilleux livre qui expliquait comment le Coran avait anticipé les grandes découvertes scientifiques de la NASA.

La Terre était ronde, le Coran l'avait annoncé avant Copernic ; elle tournait, Galilée l'avait lu dans le Coran et ne l'avait jamais avoué. C'est pourquoi l'Église avait failli l'assassiner. Khélif m'apportait des réponses. À l'inverse de mon père qui ne m'avait légué que des questions. Un verset particulier, par exemple, prédisait la conquête de l'espace et sa réalisation par l'être humain, bien avant les Russes ou les Américains.

Chaque nuit, je lisais le Coran que je ne comprenais pas, mon niveau d'arabe ne me le permettait pas, et je me berçais de litanies, et si en plus le livre en français me disait que ce que je lisais était la Vérité prouvée par la Science, il suffisait que je m'en imprègne en répétant les mots sur la page sainte que je tenais entre les doigts.

La langue arabe est belle, chantante, envoûtante et c'est la langue choisie par Allah pour dire la vérité aux hommes. Ce n'est pas moi qui aurais dû apprendre des Français dans leurs lycées, mais les Français qui auraient dû apprendre de nous, les musulmans, dans nos mosquées.

Une nuit, je m'éveillai en sursaut.

Et si je me trompais. Et si le livre que je lisais ne disait pas la vérité. Et si le Coran n'était qu'un vieux grimoire écrit il y a quatorze siècles. L'œuvre du diable. Mais si le diable existe alors Dieu, lui aussi, existe. On ne peut imaginer un monde régi par le diable seul. Ou alors, il faut bien se dire aussi qu'il n'y a aucun espoir, la folie s'est emparée de nos âmes et les entraîne dans une ronde infernale qui ne s'achèvera que par la destruction de toute vie sur cette terre. Ou alors, les animaux, les plus petits surtout, les cafards, les blattes, survivront à la fin des temps et se présenteront devant sa Majesté des Mouches pour témoigner. On peut bien sûr imaginer toutes les folies qui me traversèrent comme les flèches de ce saint très chrétien dont la poitrine est transpercée de part en part. Je ne trouvais plus le sommeil, je tremblais, j'avais peur, je devenais fou.

Non, tu n'es pas fou, ils veulent te faire douter. Qui, ils ? Les démons qui frappent à ma porte. Ils s'insinuent en moi.

Je m'appelle Légion...

Ce sont des poux en vérité et j'ai beau secouer ma crinière, ils ne tombent pas sur le sol. J'arrache mes cheveux et je pleure et je hurle dans la nuit avec les autres fauves, avec les zombis sous la lune, avec le démon qui n'en peut plus de ma sale tête d'Arabe, de raton, de bicot, de bougnoule.

Je serai l'Archange qui redonnera espoir à l'homme, me dis-je, sur ma couche ensanglantée pendant que pleuvent les poux sur les pages du Coran.

III

Une simple erreur et votre bombe n'explose pas. Elle fait long feu. Le TGV Lyon/Paris s'en va, indemne. On retrouve votre bonbonne de gaz sur la voie ferrée. On relève des empreintes sur le détonateur, ce sont les vôtres, et vous devenez du jour au lendemain l'homme le plus recherché de France.

Khaled Kelkal : ennemi public n° 1.

J'ai dû fuir ce gamin qui ne me ressemblait plus et s'affichait dans les gares, les aéroports, sur les murs des villes. On lui prêtait tant de haine et de désir : une icône. Rejoindrai-je le panthéon avec Marilyn, James Dean et Guevara ? Je n'ai pas encore rencontré mon Andy Warhol. Un jour viendra où un peintre s'emparera de cette image et elle ornera la chambre d'une adolescente. Une jeune fille en fleur, la chemise de son pyjama ouverte sur une poitrine à peine éclosée, son souffle de marguerite, son cou délicat, son ventre plat où se nichent en rond ses fantasmes de princesse conquise et emportée sur un destrier blanc vers un empyrée de voluptés. Elle s'endort et rêve en regardant mon beau visage d'ange exterminateur.

Guevara fut le diable ; mais il fumait des havanes et Dieu, personne ne l'ignore, est un amateur de cigares.

Cessons de plaisanter. Je ne suis pas Guevara parce que mon combat est injuste. Khélif, lui, n'aurait pas été du même avis. Il plaçait la justice sur un plan inaccessible au commun des mortels : il tutoyait Dieu et les Anges, et le Prophète, et les Califes, les premiers n'avaient pas encore dévié de la voie droite. Il me parlait de Muawiya l'usurpateur et je ne comprenais rien à ces histoires vieilles de plus d'un millénaire qui se déroulèrent en des pays disparus à présent ou qui se survivent d'une autre manière puisqu'Israël a tout conquis.

Je ne comprenais pas grand-chose à l'assassinat d'Ali et de ses fils, à leur succession, au shiisme. Une histoire pleine de bruit et fureur et qui ne signifiait rien pour un enfant grandi dans une enclave française, en un étrange territoire sans nom, pièce rapportée d'un autre endroit du monde, coupée du reste du pays. Je n'avais aucune représentation de la géographie ou de l'histoire et du Moyen-Orient dont il me parlait et qui dans sa bouche devenait le Châm, l'île des Arabes, l'Irak et la Perse. Tous ces pays mélangés devenaient dans ma cervelle des territoires rêvés.

Il le disait mauvais, ce Muawiya, l'usurpateur qui devint calife à Damas, implantant l'islam originel parmi les Chrétiens et les Juifs. On lui reprochait d'avoir troublé le clair message de Dieu. Khélif ajoutait que tous les dictateurs des pays arabes étaient comme cet illustre ancêtre sur la voie du crime et du châtement et qu'il fallait les exterminer, c'était le devoir d'un croyant, sa mission sur cette terre. Il avait commencé à le faire en Algérie, dans les années 80, puis au début des années 90, il avait été traqué comme une bête par la horde militaire qui voulait les empêcher de rétablir la justice de Dieu sur la terre de l'islam.

Voilà une des causes de la décadence. Car Dieu est juste et il rend aux hommes la monnaie de leur pièce ; de même, aux injustes, il réserve un terrible sort. Il les jette en sa géhenne où, parmi les flammes, ils ont le temps de regretter leurs fautes ; et plus lourdes elles sont, plus horrible est le châtement. Car les hypocrites souvent disent croire tandis que dans le secret de leur cœur, ils se détournent de Dieu et de son Prophète.

Pour Khélif, les hypocrites avaient banni Dieu de leurs cœurs. Et même ceux qui clamaient *la justice de Dieu doit remplacer celle des hommes* eux-mêmes se détournaient des vrais croyants et les laissaient périr sans secours entre les mains des militaires pendant que leurs intellectuels appelaient à leur disparition au nom de la vertu démocratique, des droits de l'homme et du progrès mais le progrès n'existe pas dans un pays où l'islam a été oublié, où Pharaon torture et décime ses

Juifs

je le sais il faut bien trouver des exemples puisque Pharaon s'est réincarné sur la terre sainte de l'islam et porte tous les attributs d'Ibliss et les intellectuels dans tout le monde arabe adhèrent comme leurs maîtres au parti du malin et il faut les punir les frapper les uns après les autres car ils manient le verbe comme d'autres le glaive

on doit moissonner les âmes et les précipiter dans le feu Khaled
à n'importe quel prix ?

sans compter moissonner et planter

mais c'était la mort qui était semée la mort nous enveloppait dans ses larges et sombres plis comme une vague immense noire dont les oscillations émettaient des ondes magnétiques et des bruits sourds dont le martèlement incessant vous poursuivait la nuit entre les murs gris de la prison alors que les lumières s'éteignaient les unes après les autres vagues lueurs dans la tempête qui disparaissent et vous livrent au naufrage

Je traînais entre les murs gris, sur les pelouses dévastées, reconnu par tous les gars de la cité qui me saluaient comme si j'étais un héros et tout le monde le sait les zéros tournent en rond, alors, mains dans les poches, je m'en allais crever sous un ciel vide pendant que les autres lascars – soldats en arabe – désarmés d'une guerre économique qui avait assassiné leurs parents me congratulaient pour mon digne séjour en prison, sorte de Toto, grand frère qui avait pris du galon et que les gamins prenaient à témoin pour leurs querelles imbéciles, écoutaient le jugement de Salomon alors que je n'étais qu'un voyou perdu pour la France fini terminé ma vie s'en allait en rêves froissés comme les anges des catacombes qui traînent des ailes trop grandes pour leur corps et marchent sous les quolibets

vastes mendiants enveloppés dans de grands manteaux qui les empêchent de voler

je me serais suicidé s'il n'y avait eu ce dernier voyage à Mostaganem, poussé par mon père et ma mère, ils voulaient que j'échappe aux émanations délétères de la cité, arrête de colimaçonner, alors ils m'ont payé un billet d'avion pour Oran puis j'ai pris un taxi jaune pour Mostaganem, un de ces taxis 505 Peugeot qu'affectionnent les blédards parce qu'ils enfourment cinq à six personnes qui payent toujours le prix fort pour la traversée sur des routes dangereuses où les chauffards rivalisent d'inventivité pour provoquer des accidents mortels qui font partie de la culture locale, la mort n'a pas de sens, la vie non plus, et l'on parle toujours de Dieu et des Anges et du Diable et des Djinns

une main de Fatma pendue au rétroviseur central balance balance entre un arbre de Noël en carton, un coran miniature, un chapelet pendant que le chauffeur, en bras de chemise, parle

nous sommes tous dans la main de Dieu mon fils

tu te souviens de Salah,

le père de Mokhtar ?

le père de Mokhtar

il est garagiste à présent

Salah lui aussi conduisait un taxi Peugeot 504

comment va-t-il ?

il est mort la semaine dernière sur la route en doublant un camion
mais le camion a accéléré et une voiture est venue en sens inverse

huit morts

mektoub

le mektoub ne s'écrit pas de la même manière pour tous puisque
certains voient leur vie rayée d'un coup de stylo divin tandis que
d'autres poursuivent des carrières honorables en volant et en
détroussant les bonnes gens

comme ces salopards qui nous gouvernent

l'islam est la solution

l'islam l'islam n'est pas l'islam

alors c'est quoi ?

ce sont des voleurs comme les autres et sous leurs grandes barbes ils
cachent leurs visages de bandits

la solution ?

Dieu aime les gens patients

Dieu n'aime personne qui ne s'aime lui-même

mon fils, tu es trop jeune pour comprendre tout ça

je sors de prison

silence dans la voiture

Fatma me fait signe et se balance accrochée à sa potence entre une
sourate du Coran et un arbre de Noël parfumé à la pomme et la sueur
mêlées aux haleines fétides pendant que le soleil timbale sur le tableau
de bord noir craquelé par la chaleur

en France ?

en France,

ils vous renvoient tous en Algérie comme si nous n'avions pas assez
d'Ali Barbe à Papa

en uniforme en robe longue et blanche qui chaque vendredi se
dirigent vers la mosquée

et maintenant ce sont les *immigris* et les enfants de Harkis qu'ils
nous envoient de ton beau pays la France

ce n'est pas mon pays

ici non plus ce n'est pas ton pays

je savais de science certaine que mon exil était sans remède abyssal
solitaire glacé comme l'éternité froide des espaces stellaires où une
étrange odeur de pommes pourries flottait

Les zéros tournent en rond, tout le monde le sait, à Mostaganem
comme à Lyon les zéros tournent en rond et moi aussi comme une
étrange bestiole dotée d'un sens giratoire parfait,

je crevais d'ennui, encore une idée de mon père, il n'y a que nos
géniteurs pour imaginer de pareils tourments,

pensionnats, casernes, retours au pays des cauchemars,

je n'étais pas Alice, je m'écrasais contre les miroirs, ils me
renvoyaient à l'infini ma gueule de Juif errant

que l'on avait sorti de prison encore plus pauvre et désœuvré que
ces soldats habillés pour un autre destin,

et pour me punir, on me conduisait en une autre prison, plus
redoutable, à l'échelle d'un pays sous le soleil des mouches, abasourdi
de lumière,

alors tu comprends

me lançait mon cousin Faouzi encore plus pauvre que moi puisqu'il
n'était jamais sorti de Mostaganem,

alors tu comprends, il ne nous reste rien, rien, et je vends le shit que
je ne fume pas et pourtant

on aurait pu ouvrir un cinéma avec tout ce qui lui passait par la tête
lorsqu'il avait inhalé sa poudre d'intelligence

un western fabuleux, il voulait en découdre Faouzi, un rêve
d'Assassin,

j'aimerais me sauver, partir très loin,

le monde est moins vaste qu'on le dit

je me hisserai sur une montagne et je lancerai mes armées mortes
sur le monde qui agonise dans les vapeurs de l'alcool et de la
dépravation, je construirai un monastère aux allures de forteresse où
tous mes jeunes disciples iront s'anéantir contre l'Occident

et nos Mères

patries

contre les tours de l'ignorance, idoles insensées qui se dressent

contre le jour et contre la face de Dieu,

j'amasserai des fortunes et je deviendrai le vieux de la Montagne, Hassan Ibn Al Sabbah, entouré de ses fidèles, et nous aurons des femmes pour bercer nos nuits, des femmes aux chevelures comme des fleuves

tu te souviens

je me souviens que les femmes dans les nuits ne se ressemblent jamais Faouzi

la montagne est lointaine, Khaled,

et je prenais le mégot qu'il me tendait et je fumais alors que dans nos rêves se dressaient les frontons des palais et les murailles de la citadelle et que se peuplaient les harems d'odalisques comme dans ces peintures idiotes ou ces photographies de putains en noir et blanc à peine nubiles,

Ô songes,

mais ne serais-tu pas trop vieux pour t'alanguir en compagnie de tes demoiselles aux yeux effrontés lèvres incarnates seins d'oiseaux ivres,

je regarderai, je ne toucherai à rien, je les écouterai chanter et nous irons tous au paradis,

je riais de la folle imagination de mon cousin Faouzi qui ne pouvait même pas hanter les bordels puisque celui de Mostaganem avait été fermé par nos frères armés du Coran talisman,

Amine,

on lancerait nos armées contre les Infidèles les Mécréants les Occidentaux nous rendrions coup pour coup

et ensuite le repos du guerrier de l'islam entre les bras accueillants des jeunes filles vierges aux nuques graciles aux chevilles fines aux ventres plats,

elles me semblent bien jeunes tes Houris, Faouzi,

autant les imaginer ainsi, mon cher cousin, as-tu déjà oublié tes fantasmes de taulard

en guise de fantasme j'avais celui d'échapper au viol collectif dans les douches

continue à rêver Faouzi si tu le souhaites car les journées ici sont infinies et les nuits étouffantes

et puis mon père a pris peur

il a raison, tu dois rentrer *cousin c'est trop dangereux ici les gens
veulent tuer tout le monde*

je le veux moi aussi

et Faouzi rigolait quand je lui disais cela

tu plaisantes, *l'immigri*, la prison t'a rendu malade de haine il vaut
mieux fumer et rêver à la destruction du monde, à la mort des nations,
à l'amour des demoiselles infernales

Ô triste triste était mon âme

IV

Le 25 juillet 1995, à 17 h 35, une bombe explose dans une rame du RER B à la station Saint-Michel. Un massacre : huit morts, deux cents blessés. J'ai vu quelques images à la télé, des pompiers et des flics s'affairant entre les décombres, des morts et des vivants se confondaient et le sang coulait comme les rivières du paradis et j'étais heureux. Nous avons réussi notre coup, nous étions les héros d'un jour sans gloire où la mort exaltée se révélait être la seule divinité crainte par tous.

Mehdi nous avait procuré le matériel et avait aidé à fabriquer la bombe, Mehdi venu d'Algérie, mandaté par Tarek pour s'occuper des cellules terroristes de France. Au nombre de trois : Lille, Lyon et Paris. Ou peut-être de deux, celles de Lyon et Paris n'en faisant qu'une. Mais de cela, personne ne saura jamais rien puisque je suis mort, assassiné par trois gendarmes pour me faire taire à jamais : « Finis-le ! Finis-le ! »

Justice a été faite devant une caméra de la télévision au lieu dit Maison-Blanche, non loin des contreforts du Lyonnais. J'étais descendu de ma montagne comme un berger, un prophète, encore trop jeune pour traîner derrière lui une ribambelle de gamins accrochés à sa barbe et deux femmes, dont l'une, répudiée, enfanterait une autre lignée, celle qui me rattache à mes ancêtres.

On ne saura rien de ma participation puisque personne ne dira rien. Karim dont j'ai jadis sauvé la peau en faisant de la prison à sa place ne parlera pas. Lui seul sait ce que j'ai accompli pour la gloire de Dieu et par haine du genre humain. Je vous exècre tous, et il n'y a pas de meilleure raison pour ordonner un massacre, mais Dieu, en sa divine grandeur, Dieu réservera une place de choix pour les innocents aux mains pleines, il les accueillera dans son paradis entre les Anges et les Prophètes, ils seront comme de jolis bambins que la mort aura parés des plus belles couleurs. Toutes les victimes du RER Saint-Michel siègent avec Dieu et les Anges à présent. Quelle belle récompense, n'est-ce pas, pour quelques secondes de souffrance ?

et si Dieu et les Anges n'existent pas, alors quelle importance de toute manière puisque rien n'aura plus de signification

hormis la souffrance

d'un enfant que l'on enferme dans une prison alors qu'il a refusé de

donner son meilleur ami qui conduisait la voiture du Président pendant que lui-même assistait indifférent et seul au carnage dans la station où s'entassaient les morts où le sang coulait comme les rivières du Paradis

ou de l'Enfer c'est la même chose si l'on y songe puisque rien ne console de la mort sinon la vie

Libre

et j'ai vu la mienne se terminer lorsque les portes se sont refermées sur moi pour de longues années parce qu'un procureur de la République assassine sa jeunesse sans état d'âme

et se sont closes de la même manière les lourdes portes de la rame en un claquement sec et violent, et j'étais assis parmi les passagers morts ou en voie d'extermination pendant que s'ébranlait le train qui s'apprêtait à disparaître dans les flammes de la géhenne

et les innocents

aux mains pleines d'amour perdu pour les enfants tristes qui s'échappent de la vie parce que leurs rêves gisent entre les décombres et les

ruines

de nos espérances

je voulais être comme vous un gamin normal et tranquille bon père de famille au travail tous les jours pour nourrir ses mioches ce n'est pas si grave de voler une voiture alors qu'on a l'âge de déraison et qu'on ne veut pas passer pour une poule mouillée

et le train avançait rapide sombre comme une balle lancée dans le noir pendant que je glissais mon gros sac sous le siège arrière regardais les stations ma montre qui égrenait les secondes capitales et ma vie enfin maîtrisée

recouvrait son sens

pendant que mouraient les innocents coupables d'ignorer

enfants prodiges d'une nation idolâtre

qu'il fallait bien offrir en Holocauste mon amour parce que rien ne les sauvera jamais

alors je suis descendu et j'ai vu filer le train avec ma bombe sous un siège et j'ai prié pour mon âme et je suis ressorti à l'air libre et juillet me brûlait le cœur d'une joie sauvage.

Poursuivi par des centaines de gendarmes et leurs chiens, je ne parvenais plus à dormir lorsque tombait dans le bois la nuit sombre et infernale. Il suffisait que je m'assoupisse pendant quelques secondes pour me retrouver sur un quai de gare dans un endroit désolé et triste en plein jour éclatant et brûlant

et je savais que le même wagon qui avait explosé dans la station Saint-Michel s'immobiliserait devant moi

les portes s'ouvriraient

et personne n'en descendrait jamais personne

et je ne pouvais pourtant pas m'empêcher de monter dans le train où m'attendait un compartiment vide comme un immense dortoir de camp de concentration ou une chambre d'hôpital puisque les lieux se mêlaient pour à la fois accroître mon sentiment de reconnaissance et mon inquiétude

j'imaginai alors le pire qui ne manquait jamais d'advenir

le train s'ébranlait comme un étrange serpent de mer et s'envolait avant d'exploser en milliers de fragments et mon corps aussi se dissolvait dans la lumière brûlante de cette après-midi d'été mais le wagon se recomposait après l'explosion comme un univers se rétracte après s'être détendu pendant une éternité

sur la pointe d'une aiguille chauffée à blanc

une éternité sans mesure

puis le train se remplissait de présences vagues qui voletaient comme des chauves-souris et griffaient mon visage en poussant d'horribles miaulements qui se propageaient follement dans l'espace autour de moi puis se concentraient dans ma cervelle au point que j'en devenais sourd et insane

puis la lumière baissait les frôlements devenaient de plus en plus sauvages hystériques

au point d'arracher mes paupières et mes sourcils

au point de me crever les yeux

et mon sang inondait ma gorge je commençais à étouffer

pendant de longues minutes la tête emplie de toutes les horreurs
auxquelles je venais d'assister

j'agonisais

et j'entendais les bruits que faisaient les gendarmes qui ratissaient
les bois autour du col de Malval

Col de Malval. Une cavale de plusieurs jours dans les bois. Comme un animal. Un fauve.

Sur les hauteurs de Lyon, prendre des sentiers de traverse, se fondre dans la nature. Je n'étais pas un enfant naturel, moi l'ange du béton. On m'avait conçu comme ça et aussitôt jeté comme une charogne. À peine né, déjà crevé. C'était mon sentiment en prison. Je sais, je sais, d'autres, dans la même situation, s'en sont sortis un peu mieux. Ils avaient le cuir souple, de solides articulations, l'échine d'une mule. Il faut savoir esquiver, encaisser, relancer. Je n'étais pas un boxeur. Je ne pratiquais aucun de ces arts martiaux qui calment les ardeurs de la jeunesse en révolte. Ma seule arme, ma cervelle. Elle m'a fait défaut lorsque je me suis lancé à corps perdu dans la délinquance. Un peu par facilité, beaucoup par bêtise. Quand je me suis réveillé en prison, dans ce trou, j'ai vu l'abîme qui s'était ouvert sous mes pieds. Il ne fut jamais comblé. On ne rattrape ni les années ni les songes perdus.

Karim m'accompagnait pendant ma fuite. Il n'était pas obligé de le faire. Ou plutôt si. Une dette contractée envers moi. Une vieille histoire. Lui aussi avait participé à la fusillade de Bron, lui aussi avait fait partie du groupe.

Karim ou le copain d'enfance, le pote sur qui on peut compter. J'ai fait de la prison par amour pour lui, je ne l'ai jamais vendu. Je n'ai jamais donné personne parce que cela ne fait pas partie de la mentalité dans la cité. On ne livre pas les siens, on ne manque pas de respect aux parents, on surveille ses sœurs, leurs fréquentations, on observe un code selon lequel vous êtes un homme ou non. Il est si facile de perdre tout respect. Je n'ai jamais perdu la face, moi, j'ai sacrifié mon avenir sur l'autel de l'honneur. Je préfère encore souffrir mille fois les flèches et les coups d'une indigne fortune que trahir un ami ou voir ma propre sœur traîner avec homme. Karim, lui non plus, n'aurait jamais dérogé à la mentalité.

La Mentale. Ce n'étaient pas quelques règles à observer, mais un sentiment plus profond, une loi intime que nous avions éprouvée dans notre chair. C'était notre essence face à la multitude hostile. L'islam ne servait qu'à renforcer cette impression d'appartenir à un corps général dont nous étions les artères et le sang et le souffle puissant redoutable

ouragan qui s'abattait à certaines périodes sur toute la cité et la noyait corps et biens sous une vague immense de colère et de tristesse. La religion est le supplément d'âme ; et l'âme ne s'explique pas. Pour nous, les malheurs quotidiens s'additionnaient pour ériger une stèle de laideur. La Beauté, elle, se contemple une fois et ne s'oublie jamais. L'artiste pour la saisir – elle lui échappe avec constance comme une femme infidèle – reste amarré à sa table de travail ou cloîtré dans son atelier au fond des mers sorte de Nautilus dans l'attente de la capture alors que nous étions en débordement perpétuel, sans cesse au bord du néant, indomptables cavales lancées à la reconquête de notre dignité. Nos parents avaient subi des humiliations pendant des décennies, esclaves d'une société marchande qui dépêchait ensuite ses soldats pour mater ses enfants rebelles, si peu sages, incompris et romantiques. En d'autres temps, on nous eût jetés sur le chemin des Dames ou à la conquête des Amériques. Aujourd'hui on nous enferme entre les murs hauts d'une ville sans nom où crèvent des arcs-en-ciel.

Et me voici, moi, Khaled Kelkal, 24 ans, le sourire aux lèvres, le fusil à l'épaule, en treillis, dans les contreforts lyonnais. Je suis en Afghanistan ou dans le maquis algérien. Les paysages se ressemblent. Enfin presque. Il y a loin de Kaboul à Lyon. Un peu moins de Vaulx-en-Velin à Mostaganem : on y crève d'ennui de la même manière. On s'abrutit comme on peut en fumant du shit, en buvant de l'alcool, en se shootant à l'héroïne. On se révolte parfois. Le ciel ailleurs est plus clément... on rêve. Les hirondelles font le printemps. Les oiseaux ne se cachent plus pour mourir. Des conneries, en somme, pour éviter de penser. La marche forcée aussi empêche de réfléchir. On escalade des collines, il ne fait pas encore froid, ce n'est pas l'hiver. On crapahute pendant des heures et la longue marche conduit à une impression de vacuité une fois le rythme acquis. Les hélicoptères sifflent sur vos têtes. On se met à couvert. On se relève. On avance encore. On devient une mécanique. Un tic-tac. De la sueur. On se couche la nuit sous une tente froide et humide et l'on s'endort aussitôt. Il n'y a pas d'espoir en l'homme devenu bête.

Les hélicoptères de la gendarmerie survolent depuis trois jours les bois et la vallée. Survivre. Le mot revient comme une litanie. Sur. Vivre. Je suis fatigué, je ne dors plus, je ne mange plus, je meurs de froid. Sous ma tente, la couche est dure, je n'ai pas de matelas, mon dos repose à même le sol. Karim vient me voir tous les deux ou trois jours. Il m'apporte des vivres, une couverture, du linge propre. Je l'attends chaque soir au bord d'une route. Deux ou trois coups de phares, je réponds avec ma lampe torche. Deux signaux pour dire qu'il n'y a personne ; trois, il faut attendre ; quatre, on annule tout et chacun repart de son côté. Pourvu que les piles ne me lâchent pas. J'entends une voiture passer. La sienne peut-être. Je reste à couvert tant qu'elle ne s'est pas arrêtée et le signal lancé. Le faisceau de ma lampe éclaire mes pieds. Une portière claque.

Tous les flics sont à ta recherche. La gendarmerie a envoyé des centaines d'hommes. Ils ont des chiens.

Je n'ai pas peur des chiens. Des hommes oui...

Il me tend un sac à dos rempli. Il doit peser dans les dix à quinze kilos.

De quoi manger et lire.

Lire ?

J'ouvre le sac, en sors un Coran.

J'ai pensé que cela t'aiderait.

Je n'ai pas su quoi lui répondre. Il m'avait tendu mon linceul. L'impression que la mort se matérialisait et prenait la forme d'un bouquin. Je le remis dans le sac, bien au fond. J'aurais préféré un fardeau plus léger à porter. Quelque chose pour passer le temps pendant la journée. Je n'ai jamais été un lecteur. Un type qui s'abîme corps et âme entre les pages d'un roman. Certains, en prison, guettaient avec fébrilité le passage du bibliothécaire. Ils arrachaient presque de ses mains cet exemplaire réclamé depuis des semaines, voire des mois, souvent un polar d'ailleurs, et se jetaient sur leur lit, le nez entre les pages, le regard myope. Ils ne bougeaient plus pendant des heures, des jours, des nuits. Rien ne les distrayait plus. Cela pouvait s'étendre aux repas, à la cantine. Ils se douchaient avec leur livre, ces magnifiques perdants qui refusaient la réalité de la prison. Certains prisonniers les insultaient, les traitaient de tapettes. Ils les jalousaient. Ils ne mouftaient pas. Ils n'étaient plus là. Ils s'étaient évadés. Je les enviais mais ne les dérangeais jamais. J'ai toujours ressenti du respect pour un homme qui lit.

Je n'étais jamais parvenu à entrer dans une histoire comme dans une forêt, abandonnant toute réalité pour m'enfoncer dans les sous-bois de l'imaginaire, me laissant envahir par le doute, le mystère, la crainte d'une rencontre inattendue, l'espérance d'une aventure à l'autre bout du monde, parcourant les chemins de la féerie. Je restais sur le seuil. Mon royaume est de ce monde. Nulle poésie de l'amour n'attend ceux qui ne lisent pas. On regarde des films. On épouse les gestes mécaniques de quelques acteurs. On embrasse des starlettes qui nous refont la scène d'un film quelconque. C'est misérable et fade comme du pop-corn ou un scénario hollywoodien. Cette soupe de légumes en guise de nourriture pour le cerveau. On répète toujours les mêmes phrases : « Dis, tu m'aimes ? Je t'aime. Et toi, tu m'aimes. Oui, je t'aime. »

Et la même mécanique sexuelle. Un manège. Tournent les petits chevaux de bois, tournent. Des enfants au bout de la queue. Souvent par erreur paternelle et par volonté maternelle, obscure. On les élève comme des chiots. On les dresse pour marcher sur deux pattes. Ils deviennent comme les autres toutous. Ils grandissent comme des poulets dans des écoles où ils ânonnent les mêmes règles de grammaire, les mêmes leçons de mathématique, les mêmes histoires

glorieuses sur leurs nations toujours prêtes à envahir d'autres nations. On leur apprend à lire, mais ils ne lisent pas, ou alors seulement les modes d'emploi pour la télévision ou le frigo ou la machine à laver le linge. Ils ne s'améliorent pas. Ils se muent en flics, en militaires, en médecins, en avocats, en professeurs, en curés, en imams ou en politiciens. Ils sont à présent les détenteurs d'une autorité, une croyance qui leur donne l'illusion d'exister et la permission de tuer. Gare à celui qui n'appartient pas à notre caste ou remet en cause nos traditions. Il peut crever comme un chien. La justice des hommes vous a tranché le cou. Ou la main. Ou balancé dans la Seine. Brûlé en place de Grève. Incendié dans un bombardement. Haché menu par les Hutus, les Serbes, les Russes, les Américains, les Libyens, les Zoulous.

On pense beaucoup en cavale. À pas grand-chose. On remue de sordides rancœurs. Je me demandais certaines nuits où la lune jetait sa froide lumière sur ma couche si je n'avais pas désiré, du fond du cœur, ressembler à la multitude qui me traquait à présent. Si je n'avais pas répondu par la violence pour rejoindre mes frères humains qui en usaient chaque jour.

Un Coran. Quel idiot. Et pourquoi pas une Bible. Une Torah. Comment trouver le réconfort dans ces vieux grimoires. J'avais envie de blasphémer, de souiller cette croyance que j'avais perdue en me cachant des hommes et de Dieu.

La prochaine fois...

Je me tus. Il n'y aurait pas de prochaine fois.

Tu es devenu un héros dans la cité...

Ils vont me trouer la peau.

Tu leur échapperas. Tu partiras en Algérie. Dans le maquis. Ils ont besoin de toi, là-bas.

Tu as essayé de contacter Mehdi ?

Je l'ai appelé une cinquantaine de fois. Pas de réponse.

Et Tarek ?

Volatilisé.

Tu vois. Rien à faire. C'est trop tard.

La cellule de Lyon se dissolvait, retournait dans les limbes. Ne restaient plus que les potes de Vaulx-en-Velin. Les vieilles connaissances. La famille.

Les hélicoptères survolent la région. Le même périmètre. Au sol, les gendarmes et leurs chiens ratissent. Ils traquent un raton laveur lessivé. Dormir dans les mêmes vêtements sales, humides, les os transis, n'aide pas au repos. Je vis un enfer nocturne. Dans la journée, ça va encore. Souvent je ne sors pas de ma tente verte. Sauf quand les chiens semblent s'approcher. J'entends de loin la meute qui jappe, aboie, renifle. Alors je me terre encore plus, je ne bouge pas. Ils ne sont pas si bons, leurs clébards. Tous les deux ou trois jours, je remballer mon barda, le hisse sur mon dos et grimpe à l'assaut d'une autre colline, dévale un ravin, plonge dans un gué, émerge sur l'autre rive, trempé et au bord de l'asphyxie tant l'eau est glaciale. Je n'ose imaginer ce que cela aurait donné en hiver. On m'aurait sans doute retrouvé congelé sous ma tente en plastique. Un homme dans un igloo meurt de froid, deux hommes survivent en s'enculant.

Une autre blague. Je ne me souviens plus. Elle était plutôt bonne, non ? On recommence. Je retrouve Karim sur la D489 en direction de Bordeaux.

Toutes les polices de France te recherchent. Plus la gendarmerie. Plus les paras.

C'est un ratissage, Karim.

La guerre d'Algérie.

Apocalypse tout de suite.

Et je me mets à rire tout seul sous l'œil un peu perdu de Karim. Je ne cadre pas avec l'image du héros qu'il a patiemment construite dans sa cervelle. Le gamin côtoyé au collège qui devient voleur de bagnoles avec lui, qui se retrouve en prison parce qu'il a refusé de le donner et qui enfin, après les émeutes de Vaulx-en-Velin, devient le légendaire Khaled Kelkal, terroriste et Zorro.

Un zozo comme les autres, j'ai envie de lui dire, une bête traquée qui ne dort plus, mange à peine, boit deux verres d'eau saumâtre par jour. Je mâche des racines lorsque Karim ne peut venir me retrouver. Je prends des risques insensés pour l'avertir du lieu de nos rendez-vous. Je descends dans un village et donne un coup de fil d'une cabine téléphonique. Quelques secondes à peine. Je prie pour ne pas être localisé, pour qu'il ne le soit pas.

Bien entendu on nous localise. Nous détalons comme des rats.

File, je te couvre, m'a-t-il dit.

Pars pas sans toi.

Khaled, tu m'as sauvé la vie une fois. À mon tour.

Il a pris le fusil qui avait servi à abattre l'imam Sahraoui.

J'étais à bout de forces. J'aurais dû résister, rester avec lui et mourir avec lui. Mais j'étais épuisé. Je ressemblais à un fauve. Sale. Les cheveux hirsutes et les joues noires. Mes vêtements puaient. Je devrais les brûler et en changer. Allumer un feu dans la forêt où je pourrais enfin me réchauffer. Je me souviens de la maîtresse d'école, Mme Dabban, qui nous lisait chaque après-midi ce roman où des hommes et des femmes de la préhistoire se baladaient nus et vivaient guidés par leurs instincts avant de finir par découvrir autre chose, je ne me souviens plus très bien, un sens de la solidarité, l'amour. Ma guerre ne m'a rien révélé. L'amitié. Karim. Il doit être mort à présent. J'ai entendu des coups de feu, des cris, puis rien.

Ce soir, je rentre chez moi. Marre de vivre ainsi depuis trois semaines. Je ne suis pas une bête. Je vais prendre le bus pour Vaulx-en-Velin. Il y a un arrêt dans ce village qui s'appelle Maison-Blanche. De nuit, personne ne me reconnaîtra. Une fois arrivé, je demanderai de l'aide à mon frère. Il a l'habitude. Il me trouvera une bonne planque. Une chambre avec un lit, des draps propres, une salle de bain. Je partirai ensuite en Algérie. Mais je sais que je ne resterai pas longtemps là-bas, c'est encore pire que le col de Malval ou la prison. Où irai-je ensuite ? Le vaste monde. D'autres pays, d'autres visages. Le Canada. Un endroit où les ratons laveurs sont respectés.

J'ai rêvé que j'assassinais l'imam Sahraoui. J'entrais dans la mosquée de la rue Myrha, Goutte d'Or, liqueur ambrée, distillerie ou brasserie, et les vignes de Montmartre, à flanc de coteau, produisaient un vin blanc réputé, la goutte d'Or, ou plutôt maladie vénérienne, de celles qui vous arrachent des lames de rasoir en pissant le matin, goutte d'Or, quartier des putains et des drogués, je me souviens d'eux, dans la cité, crevant dans des cages d'escalier, abandonnés dans une cave comme des rats morts après une tournante avec leur âme ensevelie prise entre les rets d'un enfer peuplé de démons et de succubes instillées et projetées par l'héroïne comme dans un théâtre d'ombres chinoises

des ratons lessivés

et je tuais l'imam Sahraoui en un ignoble cauchemar

je l'avais bel et bien assassiné en lui tirant dessus avec un fusil à pompe de marque Winchester comme dans la chevauchée sauvage Gene Hackman James Coburn toujours dans le rôle du méchant avec un sourire forcé et mauvais

comme j'aurais aimé naître en Amérique et devenir un acteur sous le soleil et me lancer dans une longue équipée sauvage

me voilà devenu l'acteur de ma propre vie, lancé sur un grand écran blanc et rouge et bleu dont le scénario a été écrit par Tarek et Mehdi,

j'en ai rêvé à force de l'entendre dire sur toutes les chaînes de télévision

j'en ai rêvé à force de m'entendre dire que j'étais un animal tropical un serpent ou le diable

l'Arabe l'Algérien le Fellaga

finis-le finis-le

j'ai dit je vais prendre le fusil et lui mettre deux balles dans la tête, vise le cœur c'est plus sûr,

et je suis entré dans la mosquée Khalid-Ibn-Walid et je tremblais et j'avais comme envie de vomir,

la pesée devait se faire

et ceux dont les œuvres étaient lourdes voilà ceux qui seront heureux ai-je dit à l'imam Sahraoui qui pleurait comme un enfant de putain pendant que je le collais contre le mur parce qu'il avait été injuste envers nos signes

finis-le finis-le

Je traînais dans la cité, entre les murs gris, sur les pelouses dévastées, je m'en allais crever sous un ciel vide pendant que les autres lascars me congratulaient pour mon digne séjour en taule, le grand frère avait pris du galon et les gamins le prenaient à témoin pour leurs querelles imbéciles puis écoutaient son jugement de Salomon alors que je n'étais qu'un voyou perdu pour la France dont la vie s'en allait en lambeaux

je me serais suicidé s'il n'y avait eu ce dernier voyage à Mostaganem, poussé par mon père et ma mère, ils voulaient que j'échappe aux émanations délétères de la cité, arrête de traîner en rond, ils m'ont payé un billet d'avion pour Oran puis j'ai pris un taxi jaune pour Mostaganem

un de ces taxis qu'affectionnent les blédards parce qu'ils sont solides et vastes

oiseaux des mers

qui suivent indolents compagnons de voyage

le navire glissant sur les gouffres amers

et je ne pensais plus à rien pendant que le taxi se traînait sur la route longue comme une vie et pourtant j'étais heureux et fier d'échapper à la cité, loin de mes parents et amis qui me ramenaient toujours à mon expérience de prisonnier alors que je ne voulais plus entendre parler de cette ancienne existence

et j'avais abandonné mon enfance et mes illusions en sortant de ma cellule, j'avais délaissé ma peau de serpent sur mon lit de métal rien dans les poches mains vides et tête farcie de théories subtiles sur les raisons du déclin de l'Orient mon mirage que je ne connaîtrais jamais et qui me hanterait comme Grenade avait dû hanter les Andalous sur le chemin de l'exil au son des

CARAVAN

et elles s'établissaient siècle après siècle aux marges de l'Empire, au Maghreb, emportant avec elles leur songe de grandeur transmis de génération en génération comme un chant lointain, une musique de jazz, un refrain andalou, un diwan que les cheiks enseignaient à leurs disciples, mode après mode, heure par heure, mais ces journées

musicales se perdaient elles aussi entre les vestiges du jour et les ruines sonores où s'élève parfois un chant atroce, à la limite du cri

lamentation terrible qui vous retourne les entrailles

chant profond

CANTE JONDO

de notre mémoire tissée de mythes et de rêves tels ces oiseaux étranges huppe et paon dont les ailes se déploient pendant les nuits de pleine lune pour jeter sur le monde des éclats noirs et des bruissements comme autant de vagues qui s'éteignent en crissant sur les osselets des rives

il faut imaginer la mort des songes comme une mer vide sans rien qui la peuple

il en est ainsi des hommes et des prières oubliées comme un ressac livide et ancien, une longue plainte ou un gémissement nocturne que les anges ont renoncé à entendre

et je n'avançais plus, devenu sourd au chant des sphères comme un mendiant aveugle que traîne une jeune fille par la main,

elle chante elle clame la naissance du monde et de la première aube, ce premier baiser brûlant comme un rayon gamma, elle dit l'aventure du mendiant son père qui se crut roi et perdit la vue en enculant sa

MAMAN

et le taxi déroulait à l'infini les kilomètres sur la route, plainte ou mémoire de l'asphalte, rien d'exotique, oubliées les caravanes andalouses, les exilés de l'islam, notre civilisation était morte depuis cinq siècles pour les plus optimistes, depuis un millénaire pour les plus réalistes, les frères du Coran talisman pensaient qu'elle s'était achevée après la mort des quatre premiers califes, excluant le califat Omeyyade, le début de la corruption pour eux,

et Jérusalem dans tout cela

Omar Ibn Khattab

Khalid Ibn Walid

le même prénom que toi, me dirait Tarek plus tard, un signe que tu ne dois pas négliger, nous avons besoin d'un Khalid pour se rendre dans la mosquée Khalid-Ibn-Walid et tuer

l'Infâme

sans Khalid Ibn Walid, Omar n'aurait jamais conquis la seconde ville sainte de l'islam

Ô Jérusalem

Khalid Ibn Walid lui ressemblait avec ce même visage grêlé et cette même taille élancée comme une javeline ou un échassier

il se fit passer pour Omar pour recevoir la reddition de la ville,

Omar Ibn Khattab en personne, le second calife après Abou Bakr, s'est juché sur sa chamelle comme le Prophète

on raconte que c'était Khalid Ibn Walid sur la chamelle déguisé en Omar et acclamé par ses troupes

Omar prend peur et le destitue après cela

et ce diable de Khalid Ibn Walid déguisé en calife comme Haroun al-Rashid en mendiant grimpa sur le mont du Temple et posa la première pierre de

la Mosquée sainte

Ô Jérusalem

alors je suis entré dans la mosquée

j'ai dit je vais prendre le fusil et lui mettre deux balles dans la tête
vise le cœur c'est plus sûr

et je suis entré dans la mosquée de la rue Myrha

je tremblais et j'avais envie de vomir

la pesée devait se faire

ai-je dit à l'imam Sahraoui qui pleurait comme un enfant de putain
pendant que je le collais contre le mur parce qu'il avait été injuste
envers nos signes

amine

j'ai vu sa tête contre le sol de la mosquée et le sang bouillonnait
s'auréolait autour comme les rayons d'un soleil de carte postale

l'ombre de Khaled Kelkal se détendait sur les murs de la cellule où une chandelle brûlait comme au siècle dernier, avant l'invention de l'électricité, ainsi nous contournions le couvre-feu, comme des bateaux militaires qui passent en lumière rouge pour ne pas être aperçus pendant la nuit, extinction des feux, mort des incendies, une cigarette se consumait rouge elle aussi et la fumée s'élevait comme le malin génie d'Ali Baba et Khaled parlait parlait tirait sur le mégot parlait

Ô folie

il parlait en moi poupée ventriloque, et la nuit, il revenait fumait hantait mes songes humides dégoulinait de sperme et du sang des innocents

de l'imam qu'il avait assassiné dans la mosquée

Khalid Ibn Walid

qui finalement ne se déguisa pas en calife pour recevoir les clefs de la ville sainte seconde de l'islam

Ô Jérusalem

mais les perfides, les incroyants, persistaient à dire qu'il les reçut lui-même, déguisé en commandeur des croyants, Omar, fils de Khattab, grand échelas qui avait perdu à la lutte contre lui

il avait bien failli l'estropier, oui

on dit alors que le commandeur des croyants ne le lui pardonna jamais et le destitua lorsqu'il prit en main la destinée des musulmans

et ainsi le glaive de Dieu se déguisa en calife pour se venger

ils avaient tous deux les mêmes marques sur le visage, la même taille

ils étaient grands et portaient des barbes hirsutes qui effrayaient leurs ennemis

et il reçut

qui ?

KHALID IBN WALID

la reddition de la ville sainte et au nom du calife Omar successeur

de Mohammad et gravit le mont du Temple et entra dans ce qu'il en restait et y inscrivit le nom de Dieu, protégeant le lieu le plus saint de l'islam après la Kaaba

mais je ne comprends rien à ton histoire

qui est Khalid Ibn Walid ?

le plus grand général de l'islam et il porte ton nom

Khaled ?

Khalid en vérité Khaled Khalid même combat

il s'est longtemps opposé à notre prophète Que le salut et la paix de Dieu soient sur lui et sur ses successeurs

lequel ?

tu blasphèmes, le dernier, celui des Arabes,

Moh

le reste des syllabes s'était perdu dans la fumée des cigarettes ou des joints qui flottait dans la cellule sous la lumière orange de la chandelle soustraite à la vigilance rouge des gardiens

oui l'Unique Moh

et pour en revenir à notre histoire

Khalid Ibn Walid fut le plus grand adversaire de Mohammad, son plus terrible ennemi, le plus mécréant des hommes au point que le calife Omar ne le lui pardonna jamais et le soupçonna toujours de ne pas être un musulman sincère et fidèle

mais c'était un incroyant

jusqu'au jour où il se rendit chez notre prophète et embrassa la vraie religion l'islam et devint le plus grand guerrier de l'histoire

comme moi

tu deviendras le glaive de l'islam

Khaled Kelkal, le glaive de l'islam, ça sonne bien

lorsque tu sortiras d'ici, tu iras voir un ami à moi, un Algérien, un vrai de vrai, un croyant, il te donnera ce qu'il te faut

Tarek

il s'appelle

Tarek

Ô, les épaves, j'en rêvais chaque nuit, je devenais navire à la dérive, vaisseau qu'engloutissaient des vapeurs maléfiques sur l'océan des songes et que les marées déposent à la fin sur un rivage inhospitalier.

Autre songerie, j'étais happé par une baleine blanche, roulé dans une onde immaculée comme le ventre de ce cachalot qui me recrachait nu, recouvert d'une mince couche de bave.

Ce n'était pas un conte pour enfants. La baleine ressemblait à la société ; elle était son extension carcérale dont le corps métallique m'enserrait comme une camisole l'enfant qui se débat et meurt étouffé par sa propre révolte.

Je me sentais sale au réveil. J'avais froid ou chaud comme un martyr dans le cirque, un barbare vêtu d'une peau de bête face à un ours qu'il combat avec la certitude de mourir sous sa griffe ou broyé par cette terrible gueule qui s'ouvre démesurée. Je luttais chaque nuit contre mes fauves et cela s'accentua en prison où, pourtant, le ventre de la baleine devenait idéal.

Mon rêve s'échappait et prenait les dimensions exactes du Léviathan.

Les jeunes filles songeaient à un cheval blanc, moi à un poisson blanc, et le blanc deviendrait rouge comme le sang de l'imam Sahraoui, le sang des innocents, le sang des victimes des attentats commis pendant ma vie brève et tragique.

Image après image, le film déroule toujours la même histoire simple. Un gamin de banlieue, à défaut de pouvoir compter sur les autres, finit par ne plus compter que sur lui-même, et cela le conduit dans le ventre de la baleine. Rien n'y fait, j'ai beau essayer de remonter la bobine, de couper et rattacher des événements sans lien logique, j'aboutis toujours au même résultat. Ma vie se déroule comme un fil et conduit à la même tragédie.

Que mon conte soit simple et se déroule comme un fil susurre la mère à l'enfant qui l'écoute ébahi et tend une main contre son sein alors que déjà se mettent en place les acteurs de ce drame intime qui se joue dans l'oreille et le cerveau du cher bambin qui apprend ainsi que les Ghoules existent bel et bien et qu'une voix charmante n'y changera rien puisque la méchante sorcière dévorera les mioches qui se seront penchés sur le bord de la marmite, ou alors dressera une croix où sera hissé le corps d'un innocent.

Souvent les enfants intelligents se masquent et s'habillent de peaux de bête, encore l'image du gladiateur, ou brandissent une lance enflammée pour crever un œil inquisiteur. Ils ne répondent jamais aux questions pour ne pas s'enfermer dans le piège tissé par la parole. Je préfère dire les actions commises contre nous, pauvres gamins égarés, et n'appeler Personne mon ami Personne qu'en dernier recours, au moment de la clandestinité et de l'action.

Je suis responsable de mes actes, je les ai commis en conscience. On relèvera, ici ou là, le coup du destin : mon emprisonnement, par exemple, que je ne méritais pas. On ne condamne pas un gamin intelligent à quatre longues années d'enfermement sans attendre de lui en retour une obole obscène. Un apprenti chimiste sait de science occulte qu'il jongle avec les forces de l'univers et que son œuvre, aussi infime soit-elle, participe du grand mouvement. On ne l'imagine pas un seul instant innocent de ses actes. Je ne le suis pas et ne demande pas à l'être. Mes crimes ont été commis en pleine lucidité. Cette clairvoyance m'a fait réclamer mon sort en ne désarmant pas afin de ne pas avoir à être jugé par le tribunal des hommes.

Que tombent les voiles de la nécessité et de la violence, les deux déesses nocturnes de notre monde. On ne peut se soustraire à la foudre une fois le ciel mis en péril. Je m'attendais donc à mourir comme j'ai vécu, ni simplement ni tragiquement, mais sur scène, face aux caméras, sous les coups d'une mauvaise fortune. A-t-elle jamais été clémente pour moi et les miens ?

Chronologie

1971

Naissance à Mostaganem de Khaled Kelkal. Il est le quatrième enfant (une sœur et deux frères aînés). Il aura six frères et sœurs cadets, nés en France.

1973

Khaled Kelkal arrive en France. Le père, qui travaillait en France depuis 1969 et a vécu un temps à Saint-Fons, installe sa famille dans une cité de petits immeubles, allée des Cerisiers, non loin de l'ancien village de Vaulx-en-Velin.

Début des années 90

Le père de Khaled Kelkal est licencié de l'entreprise qui l'employait depuis vingt ans et où travaillait aussi son fils aîné, Nouredine. Peu avant, celui-ci avait été arrêté après une attaque à main armée et condamné à une peine de douze ans de prison. Il en a purgé sept avant d'être libéré.

1990

Khaled Kelkal est élève de première – en section chimie – au lycée La Martinière de Lyon et prépare un bac technologique.

Juin : Le jeune homme est interpellé à trois reprises pour des casses à la voiture-bélier. Il est inculpé, puis incarcéré pendant six mois. Niant les faits, il est remis en liberté sous contrôle judiciaire en novembre. Il peut alors se réinscrire au lycée.

1991

Khaled Kelkal est condamné par le tribunal correctionnel à deux ans et demi de prison. Il conteste ce jugement en appel. La cour le condamne à quatre ans de prison ferme.

Automne 92

Détenu modèle, remarqué par les services sociaux de la prison Saint-Paul, Khaled Kelkal est placé en « chantier extérieur » sur décision du juge d'application des peines. Il suit une formation dans une entreprise de bureautique puis est placé en liberté conditionnelle.

1993

Après un séjour en Algérie avec sa mère, Khaled Kelkal, de retour à Vaulx-en-Velin, aurait vécu la vie désœuvrée d'un jeune chômeur de banlieue.

1995

11 juillet : le cheikh Abdelkadi Sahraoui, imam de la mosquée de la rue Myrha à Paris et cofondateur du Front islamique du salut (FIS), est tué d'une balle dans la tête.

15 juillet : les passagers d'une voiture ouvrent le feu sur des policiers à Bron.

25 juillet : l'explosion d'une bombe fait 8 morts et 200 blessés dans une rame du RER B à la station Saint-Michel.

17 août : une bonbonne de gaz, déposée dans une poubelle de l'avenue Friedland à Paris, blesse 22 personnes.

26 août : une bonbonne de gaz est découverte sur la voie du TGV Lyon-Paris, à hauteur de Cailloux-sur-Fontaines (Rhône).

3 septembre : une bombe placée dans un autocuiseur explose sur le marché du boulevard Richard-Lenoir, blessant 4 personnes.

4 septembre : un engin explosif est désamorcé dans des toilettes publiques de la place Charles-Vallin dans le XV^e arrondissement de Paris.

7 septembre : l'explosion d'une voiture piégée devant l'école juive Nah'alat-Moché, à Villeurbanne (Rhône), ville mitoyenne avec Lyon, fait 14 blessés.

9 septembre : un avis de recherche est lancé contre Khaled Kelkal. Ses empreintes digitales ont été relevées sur le ruban adhésif entourant l'engin du TGV Lyon-Paris découvert à Cailloux-sur-Fontaine.

27 septembre : Karim Koussa, complice présumé et ami d'enfance de Khaled Kelkal, est interpellé dans le bois du col de Malval (Rhône) après une fusillade avec des gendarmes.

29 septembre : Khaled Kelkal est interpellé à Vaugneray (Rhône) au lieu-dit la Maison-Blanche. Une fusillade éclate et il est tué de onze balles par les parachutistes de l'EPIGN. Le ministre de l'Intérieur, Jean-Louis Debré, déclare que le « groupe Kelkal » est impliqué dans l'assassinat de l'imam Sahraoui et dans tous les attentats de l'été 95.

6 octobre : à proximité de la station de métro parisienne Maison-Blanche, une bombe explose dans une poubelle, faisant 18 blessés. Boualem Bensaïd, Rachid Ramda, Smaïn Aït Ali Belkacem sont soupçonnés d'avoir posé la bombe.

17 octobre : une bombe placée dans une rame du RER C explose à la

station Musée-d'Orsay et fait 26 blessés.

1^{er} novembre : arrestation de Boualem Bensaïd à Paris.

2 novembre : arrestation de Smaïn Aït Ali Belkacem à Villeneuve-d'Ascq (Nord) alors qu'il prépare un attentat sur un marché lillois.

4 novembre : arrestation de Rachid Ramda en Angleterre.

1999

15 septembre : Boualem Bensaïd et Smaïn Belkacem sont condamnés par le tribunal correctionnel de Paris à dix ans d'emprisonnement pour « association de malfaiteurs en vue de préparer des actes terroristes ».

2000

17 novembre : Boualem Bensaïd et Karim Koussa sont condamnés respectivement à trente et vingt années de réclusion criminelle, le premier pour sa participation à la tentative d'attentat contre le TGV et le second pour la fusillade de Bron.

2002

30 octobre : Boualem Bensaïd et Smaïn Belkacem sont condamnés par la cour d'assises de Paris à la réclusion criminelle à perpétuité pour leur participation aux attentats de Saint-Michel, Musée-d'Orsay et Maison-Blanche.

2003

27 novembre : la cour d'assises d'appel de Paris confirme la condamnation de Boualem Bensaïd. Smaïn Aït Ali Belkacem s'est désisté de son appel.

2004

24 novembre : la cour de cassation rejette le pourvoi de Bensaïd. Sa condamnation devient définitive.

2005

1^{er} décembre : Rachid Ramda est extradé de Grande-Bretagne.

2006

29 mars : condamnation de Rachid Ramda par le tribunal correctionnel de Paris à dix ans d'emprisonnement pour « association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste ».

18 décembre : la cour d'appel confirme la condamnation de Ramda à dix ans de prison.

2007

1^{er} octobre : ouverture du procès de Rachid Ramda devant la cour d'assises de Paris spécialement composée de magistrats. Il doit répondre de sa complicité présumée dans les attentats de Saint-Michel, Musée-d'Orsay et Maison-Blanche.

26 octobre : Rachid Ramda est condamné par la cour d'assises de Paris à la prison à perpétuité assortie d'une période de sûreté incompressible de vingt-deux ans.

2009

16 septembre : procès en appel de Rachid Ramda devant la cour d'assises spéciale de Paris.

13 octobre : la condamnation de Rachid Ramda à la prison à perpétuité assortie d'une peine de sûreté de 22 ans est confirmée.

Dans la même collection

Bachi (Salim)
Besson (Philippe)
Castillon (Claire)
Chessex (Jacques)

Decoin (Didier)
Duteurtre (Benoît)
Eudeline (Patrick)
Foenkinos (David)
Fontenaille (Elise)

Gagnault (Fabrice)
Liberati (Simon)
Maillet (Géraldine)
Sportès (Morgan)

Moi, Khaled Kelkal
L'Enfant d'octobre
Les merveilles
Un Juif pour l'exemple • Le Vampire de Ropraz
Est-ce ainsi que les femmes meurent ?
Ballets roses
Rue des Martyrs
Les Cœurs autonomes
Les Disparues de Vancouver • L'homme qui haïssait les femmes
Aspen Terminus
Jayne Mansfield 1967 (Prix Femina)
Le Monde à ses pieds
Ils ont tué Pierre Overney